

Les amoureux de Catherine Corsini

Gérard Grugeau

Number 75, January 1994, February 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23283ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1994). Review of [*Les amoureux* de Catherine Corsini]. *24 images*, (75), 46–46.

apparemment commun de l'enfance russe; il a été condamné pour vol de voitures (c'est la raison pour laquelle il n'a pu d'ailleurs se rendre à Cannes pour son deuxième film avec Kanevski). Toute la scène avec Pacha dans sa prison glauque serait à décrire longuement pour pouvoir rendre la beauté mélancolique et magique de cette rencontre avec lui, avec son visage tuméfié, son

regard de supplicé, ses mots comme dérobés directement à la littérature dostoïevskienne, graves et lucides («En prison, je me purifie», nous confie-t-il), sa joie de retrouver sa partenaire de films, Dinara Droukarova. Moment de grâce pour ces retrouvailles, lui avec Dina, nous avec lui et elle, et qui semble nous murmurer quelque vérité secrète: que la vie continue dans ses tranquilles apparences,

loin des heurs et malheurs de l'univers à l'envers de la Russie. Séquence privilégiée où, en quelques éclairs de plans et de mots, tous les destins du monde donnent l'illusion — de cette illusion qui est le cœur du cinéma — de se croiser sur l'écran rien que pour nous. Des moments comme celui-ci, à nul autre pareils, confirment Vitali Kanevski en immense cinéaste. ■

Les amoureux DE CATHERINE CORSINI

PAR GÉRARD GRUGEAU

Le second long métrage pour le cinéma de Catherine Corsini (*Poker*, 1987), ne détonnerait pas dans la collection *Tous les garçons et les filles de leur âge* initiée pour la télévision française par Chantal Poupaud. Les émois de l'adolescence s'y conjuguent en effet éloquemment au présent comme dans *Travolta et moi* de Patricia Mazuy, *Trop de bonheur* de Cédric Kahn ou *Les roseaux sauvages* d'André Téchiné. *Les amoureux*, c'est bien sûr le passage à l'âge adulte de Marc (Pascal Cervo, remarquable d'émotion contenue) qui rompt progressivement les amarres avec son entourage pour s'avouer son homosexualité. Mais, c'est aussi et surtout l'amour et l'admiration sans borne que le jeune garçon voue à Viviane (électrisante Nathalie Richard), demi-sœur prodigue revenue au pays, les 400 coups en bandoulière. Un petit village des Ardennes, écrasé sous la grisaille et l'ennui, sert de toile de fond à cette odyssée du mal d'aimer où les liens entre les deux protagonistes marginalisés par leur milieu se tissent, se renforcent et se dénouent dans l'urgence de vivre.

Traité sur le mode naturaliste comme *Nord* de Xavier Beauvois (qui figure d'ailleurs comme comédien au générique, au



même titre qu'Arlette Langman pour l'aide à la scénarisation), *Les amoureux* ne se départ jamais d'une justesse de ton exemplaire. Attentive et sobre, la mise en scène épouse les méandres du cœur, filme des états, tout en évitant l'écueil du psychologisme réducteur: plan fixe des retrouvailles de la fille et du père; superbe plan-séquence de la brasserie, véritable gifle à l'hypocrisie sociale des notables, se terminant caméra à l'épaule sur la fuite échevelée du frère et de la sœur en cavale; plans serrés des élans amoureux ou du trouble incestueux saisis dans la fragilité de l'instant. C'est dans la captation de ces moments fondateurs, de

ces ruptures successives, ouvertes sur un au-delà libérateur, que la caméra de Catherine Corsini excelle. Et si la cinéaste enregistre sans faux-fuyant la solitude des êtres et la difficulté de vivre sa différence dans une petite communauté reculée et frileuse (attirance de Marc pour les hommes, sexualité débridée et autodestructrice de Viviane qui saura pourtant reconnaître l'amour sans être vraiment capable de s'y abandonner), elle n'en affiche pas moins une foi inébranlable en la vie. La formidable énergie qui anime d'emblée le personnage de Viviane pour emporter ensuite le personnage de Marc dans son sillage habite constamment le film. À la manière d'un cri qui en appellerait à toutes les ressources du corps pour faire reculer le sordide et se rapprocher un tant soit peu du bonheur. Le cinéma de Catherine Corsini rejette le déterminisme social et croit en la transformation des destins. Il s'abreuve aux sources du désir et vit en état de fièvre. Il accompagne les corps en mouvement (Marc filmé de dos, avançant vers la piste de danse dans le dernier plan de la discothèque) et ne semble obéir qu'à un seul postulat: ne jamais rien figer pour que tout advienne... C'est là tout son prix et son audace. ■